

La fidélité : écritures exemplaires et controverses esthétiques

Poser la question de la fidélité en littérature, c'est proposer un questionnement duel : comment écrire la fidélité ? comment écrire avec fidélité ? Du latin classique *fidelitas* : « fidélité, constance », la fidélité se définit originellement comme le « souci de la foi donnée, respect des engagements pris » (CNRTL) d'où découlent une acception religieuse et une acception amoureuse, devenue aujourd'hui le sens commun d'une fidélité sentimentale et sexuelle. Si Aristote est le premier à la considérer comme vertu indispensable à la relation éthique parfaite, André Comte-Sponville la rend aujourd'hui indissociable de la condition humaine : « L'homme n'est esprit que par la mémoire ; humain, que par la fidélité. [...] L'esprit fidèle, c'est l'esprit même. [...] La fidélité n'est pas une valeur parmi d'autres, une vertu parmi d'autres : elle est ce par quoi, ce pour quoi il y a valeurs et vertus. » (*Petit traité des grandes vertus*).

La fidélité constitue, à ce titre, un objet de littérature dont les auteurs se sont abondamment saisis. On pense ici au personnage exemplaire de la Princesse de Clèves, illustration de l'extrême fidélité amoureuse dans le respect de son contrat de mariage, mais également illustration de la fidélité religieuse par sa chasteté finale et son engagement dans les ordres. Pour ne citer qu'un contre-exemple, Don Juan illustre l'extrême infidélité amoureuse dans la multiplication de ses conquêtes comme l'infidélité religieuse dans son refus de repentir qui le condamne aux enfers. La fidélité, ou l'infidélité, amoureuse constitue alors une tradition littéraire avec ses usages et ses topiques : la rhétorique du serment ou de la promesse de fidélité, la rhétorique de l'accusation d'infidélité, la rhétorique de la supplique ou de la prière, sont autant d'outils pour décrire et penser la notion, dans des genres aussi variés que le roman, la tragédie, l'élégie...

La fidélité constitue ainsi une notion éminemment morale qui revêt une importance particulière dans l'organisation d'une société. Qu'il s'agisse du régime féodal, de l'Ancien Régime, ou des modèles démocratiques qui ont succédé à la Révolution française ; qu'il s'agisse encore de la fidélité à une figure politique ou à un idéal social, la notion revêt également un aspect politique qui se lit dans plusieurs traditions : mécénat, littérature engagée, littérature de guerre, autobiographie, mémoires, essais, pamphlets... Ceci étant, l'écriture de cette « fidélité-politique » semble connaître deux stratégies principales. L'écriture d'une fiction politique permet aux auteurs de questionner la fidélité à un modèle politique en considérant les notions d'obéissance, de justice, de liberté : utopies et uchronies se prêtent particulièrement bien à ces réflexions, comme en témoigne 2084 : *La Fin du monde* de Boualem Sansal. Mais l'écriture d'une fiction peut constituer en elle-même un acte de fidélité, le texte devenant un manifeste politique, à la manière de *L'Insurgé* de Vallès ou des *Damnés de la terre* de Poulaille.

Entendue comme la déférence d'un auteur à un ou plusieurs autres, antérieurs ou contemporains, la fidélité travaille l'histoire littéraire de deux manières. En diachronie, la fidélité est un vecteur de traditions qui assure la continuité des idées dans un territoire et se fait nécessaire à la construction d'un patrimoine. Dans ce cas d'une « fidélité-mémoire », le processus s'attache volontiers aux rapports entre textes de différents auteurs pour en trouver les points de convergence. La réécriture de l'antiquité en fournit de nombreux exemples, et l'on pense notamment au succès d'Œdipe, dont se sont saisi après Sophocle, Corneille, Voltaire, Gide, Cocteau, Anouilh... En synchronie, la fidélité devient une source de mouvements ou écoles qui assure la cohésion du groupe et organise une limite autour de ses membres. Dans ce

cas d'une « fidélité-profession de foi », le processus s'attache plus volontiers aux rapports entre texte et hors-texte pour en mesurer l'écart, idéalement nul. Mais, entre la fidélité extrême exigée par André Breton et la fidélité plus souple du nouveau-roman par exemple, on sent que cet idéal de l'écart nul a été discuté, trahissant ainsi la tension entre fidélité et création propre. Cette tension est particulièrement sensible dans le contexte d'une traduction, où la fidélité au texte original ne relève pas uniquement d'une transposition de termes : en témoigne les perrotins et les Belles infidèles, ou encore la traduction si libre du *Moine* de Lewis par Artaud qu'elle interroge la limite entre traduction et création.

Indépendamment du paradigme envisagé (religieux, politique ou esthétique), la fidélité se donne comme une notion caractérisant le fiable, le certain : la fidélité rassure toujours le sujet par la stabilité qu'elle lui offre. Or, ce caractère immuable peut également devenir synonyme de stérilité ou d'asservissement, ce que Baudelaire indique clairement, par exemple, dans « La Beauté » : « Je hais le mouvement qui déplace les lignes, / [...] / Les poètes, devant mes grandes attitudes, / [...] / Consumeront leurs jours en d'austères études. »

Si ces définitions sont au départ positives, force est de constater que romanciers, dramaturges et poètes ont interrogé le bien-fondé de cette morale de la fidélité imposée aux arts, en discutant sa nécessité dans leurs créations comme ses conséquences sur la réception de leurs œuvres. La fidélité connaît ainsi des variances d'intensité, selon la puissance de l'attachement du sujet à son objet, modèle ou idéal. Entre ces deux pôles absolus que sont fidélité et infidélité, on trouve ainsi la fidélité passive d'Adolphe pour Ellénore dans le roman de Constant ; la fidélité à la marge de Ronsard pour l'épopée avec *La Franciade* ; la fidélité involontaire du *Procès* de Kafka à des idéaux politiques contradictoires.

Mais les liens entre fidélité et littérature s'entendent aussi en termes de stylistique, en particulier autour de la notion de réalisme, c'est-à-dire une écriture fidèle du réel qui, dès lors pose la question des limites de cette fidélité à la réalité, et même de sa faisabilité. Le sentiment de l'impossibilité de transcrire fidèlement une réalité, amène d'ailleurs certains auteurs de l'après Seconde Guerre mondiale, dont Beckett ou Ionesco, à une véritable méfiance à l'égard du langage, celui-ci n'étant plus senti comme un moyen de communication fiable, mais comme un écran entre la pensée et la réalité. Ainsi le langage, outil fidèle de l'auteur devient celui qui le trahit, incapable d'accomplir sa fonction première, dire, et donc écrire : « J'emploie les mots que tu m'as appris, s'ils ne veulent plus rien dire, apprends-m'en d'autres. Ou laisse-moi me taire » déclare Clov dans *Fin de partie*.

Cette journée d'étude se donne ainsi comme objectifs d'étudier les modalités de l'écriture de la fidélité dans les œuvres, de considérer les manifestations de la fidélité artistique et son influence sur les textes, et de réfléchir à un possible statut de la fidélité dans le champ des études littéraires, stylistiques, cinématographiques ainsi qu'aux travaux d'histoire en posant les questions suivantes :

- Comment écrire la fidélité ? Existe-t-il une poétique de la fidélité ? Cette fidélité est-elle immuable ?
- L'histoire littéraire se conçoit-elle en termes de fidélité ou d'infidélité ? Un auteur se doit-il d'être fidèle à son mouvement, à son école ?
- Une représentation (picturale, scripturale, musicale, scénique, etc.) peut-elle être vraiment fidèle à l'objet représenté ? La fiction s'oppose-t-elle à la notion même de fidélité ?

- Comment écrire fidèlement l'Histoire, ou même son histoire ? Peut-on réellement compter sur la fidélité de la mémoire ?

- Quelles sont les limites de la fidélité en matière de traduction ? Une transcription littérale est-elle la seule manière de traduire fidèlement ?

- Comment concevoir les rapports entre fidélité et liberté ? La fidélité - à une école, à une idée, à une réalité - n'est-elle pas un frein à la créativité ? La fidélité à un pouvoir implique-t-elle une sclérose de l'imagination ?

- Le langage est-il le fidèle vecteur de notre pensée ? Le texte écrit est-il toujours fidèle à l'intention auctoriale ?

Cette journée d'étude s'adresse aux doctorants de l'équipe ELH, aux doctorants de l'équipe CRISES de Montpellier, ainsi qu'aux étudiants toulousains du Master de lettres. Les propositions de communications (titre et résumé de 300 à 500 mots) sont à envoyer avant le **14 février 2019** à l'adresse : jedoctelh@gmail.com.

Comité d'organisation :

Emilie Merlevede

Lou Mourlan

Patricia Sustrac

Responsables scientifiques :

Fabienne Bercegol

Bénédicte Louvat

Isabelle Serça

Bibliographie indicative :

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, trad. de Richard Bodéüs, Paris : éd. Garnier Flammarion, 2004.

BOUJU Emmanuel (dir.), *Littératures sous contrat*, Rennes : éd. Presses Universitaires de Rennes, coll. Interférences, [Cahier du groupe PHI], 2002.

COMTE-SPONVILLE André, *Petit traité des grandes vertus*, Paris : Presses Universitaires de France, coll. Perspectives critiques, 1995.

DERRIDA Jacques, *Politiques de l'amitié*, Paris : éd. Galilée, 1994.

FALKOWSKI Wojciech, SASSIER Yves (dir.), *Confiance, bonne foi, fidélité. La notion de fides dans la vie des sociétés médiévales (VI^e-XV^e siècles)*, Paris : éd. Classiques Garnier, coll. Rencontres, 2018. exposants

JANKELEVITCH Vladimir, *Traité des vertus*, T. I et II, Paris : éd. Flammarion, coll. Champs Essai, 2011.

KURTS-WÖSTE Lia, RIOUX-WATINE Marie-Albane, VALLESPER Mathilde (dir.), *Éthique et significations. La fidélité en art et en discours*, Bruxelles : éd. Academia-Bruylant, coll. Au cœur des textes n° 5, 2007.

MACHIAVEL, *Le Prince et autres œuvres*, Paris : éd. Robert Laffont, 2018.

MARTIN Jean-Pierre, *Éloge de l'apostat*, Seuil, 2010.

MEHNERT Sabine, « Traduire, c'est trahir ? Pour une mise en question des notions de vérité, de fidélité et d'identité à partir de la traduction » dans *Trajectoires*, 2015, <http://journals.openedition.org/trajectoires/1649>

ZUBER Roger, « Les Belles Infidèles » et la formation du goût classique, Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac, Paris : Armand Colin, 1968.